

## LES ŒUVRES ET LES IDÉES

## RÉFLEXIONS SUR BERLIOZ

Lorsque Berlioz mourut en 1869, la France ne prit point le deuil : « ce musicien, membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur, obtient de la musique, des soldats et des discours. On l'enterre comme un homme distingué, ni glorieux, ni tout à fait méconnu. — Son génie n'est alors apparent que pour une dizaine d'amis ; mais tout le monde est prêt à lui trouver du talent, puisqu'il s'en va. »

L'homme disparu, son œuvre vécut, grandit, conquiert lentement, mais sûrement, de vastes auditoires ; elle en valait la peine s'il est exact, et désormais incontesté, que depuis des siècles la musique n'en avait pas suscité en France de plus puissante ni de plus originale, — la musique si longtemps humiliée, avilie, et comme déshonorée en un pays oublieux de la tradition nationale et livré en proie aux dégénérescences de la romance italienne !

Par delà le musicien, on aperçut alors une carrière fantasque, étrange, dramatique, voire tragique, éclairée des plus singulières confidences qui aient jamais favorisé la création d'une légende.

La légende elle-même provoqua les chercheurs : une infinité de documents furent mis au jour : toute une érudition spéciale explora le champ de cette biographie défigurée par les à peu près, les illusions, les mensonges d'une admiration mal informée et souvent médisante. Un homme vint enfin, qui n'était pas seulement un excellent musicologue, qui avait le sens et le respect de l'histoire, le goût des problèmes psychologiques, et ce don de chaleureuse sympathie sans lequel il n'est point d'intelligence profonde de la vie ; M. Adolphe Boschot rassemblait la documentation éparse, la précisait, la complétait, vouait à la mémoire de Berlioz un culte attentif, pieusement actif, édifiait, en deux volumes de la plus solide érudition, une biographie véridique, colorée et vibrante, digne du grand musicien et du grand romantique.

Il en donne aujourd'hui une version révisée, allégée, et comme cursive, d'où sont éliminées les discussions techniques et les particularités qui n'intéressent que les spécialistes de la science musicale, mais où l'homme revit tout entier, avec son génie, ses faiblesses et les péripéties variées de sa douloureuse aventure.

Berlioz, la vie de Berlioz sont désormais du domaine public ; ils appartiennent à tous ; nous se-

(1) Adolphe BOSCHOT. *Une Vie Romantique, Hector Berlioz* (1 vol. Plon).

rons sans excuse si nous néglignons de recueillir les enseignements que nous prodigue le haut exemple d'un génie malheureux.

\*  
\*\*

« Son histoire, conclut M. Adolphe Boschot, est un des plus vivants témoignages du romantisme français ; elle est, pour la psychologie humaine, un des plus riches répertoires d'expériences vécues. »

Certes, Berlioz est d'abord romantique, le romantisme fait homme ; mais de ce qu'il incarne si vigoureusement plusieurs des tendances, et les tendances maîtresses du romantisme, il ne s'ensuit pas que le romantisme puisse être rendu responsable de toutes les expériences où s'engagea le tumultueux musicien. Le romantisme commande l'inspiration de Berlioz, exalta en lui l'insurrection d'une personnalité impatiente, lui fournit des thèmes, une conception de la vie et de l'art, et l'on aperçoit là l'influence prédominante qui orienta sa carrière et sa vie. Certes, voilà un beau « cas » où étudier la psychologie romantique, les déviations, les complications, toutes les déformations que peut déterminer l'un des mouvements les plus irrésistibles dont ait été bouleversé l'univers civilisé. Comment le romantisme stimule, idéalise et divinise le moi, comment, insoucieux, ou mieux, ennemi des disciplines traditionnelles, il incite l'individu à cultiver son caprice, à l'ériger en loi, et le pousse au désordre, à la pure chimère lorsqu'un atavisme inconscient ne maintient pas une sauvegarde d'équilibre et de raison — la comparaison usuelle des romantismes français et allemand est à cet égard singulièrement instructive — comment le romantisme libère la sensibilité et l'imagination étouffées sous le fardeau d'un classicisme de décadence, morose et sans envolée ; comment il ouvre à la poésie et à l'art des horizons illimités, de vastes plaines dont il devine la fécondité, mais dont il ne sait point engranger les moissons trop opulentes ; comment il renouvelle la vie de l'esprit, les mœurs et jusqu'aux habitudes sociales ; comment il affranchit les âmes, les gonfle de promesses illusoires, enseignant la liberté, mais non point l'usage de la liberté — tendance plutôt que doctrine, et dénuée de philosophie, encore qu'il y ait une philosophie du romantisme... ; comment il féconde certains êtres particulièrement vigoureux et voue les autres à un vague délire ou à l'évidente aliénation... tout cela, la vie de Berlioz nous le montre en un raccourci saisissant ; nul cours de romantisme où se précisent plus fortement nos raisons d'aimer et de haïr le romantisme — de le détester pour ses

faux semblants et tous les maux dont il nous laisse affligés et encore mal guéris, de l'affectionner pour l'élan qu'il communiqua à une civilisation sommeillante, et dont nous vivons encore, pour sa grâce de jeunesse, et cet air de printemps lyrique, annonciateur d'une ère de lumière et d'abondance. Soit.

Et encore, le romantisme colore tous les actes de la vie de Berlioz, achève en proclamations ses moindres gestes, s'empare de sa personne, de ses propos, de ses ambitions, de ses amours, domine si clairement son œuvre et son existence que nous perdons de vue assez aisément Berlioz lui-même pour ne plus apercevoir que le représentant d'une théorie, et pour tout dire l'homme, ou l'apôtre d'une révélation.

Pourtant, nous soupçonnons l'homme d'exister sous le fastueux manteau romantique ; nous aimerions surprendre ses raisons profondes, les instincts qui l'agitent, le bagage qui lui est personnel, et qu'il n'est point juste que nous imputions à la secte ou à l'école, et moins encore à l'évangile dont elles se réclamaient.

La mémoire du romantisme est assez chargée de griefs, ils sont trop nombreux les critiques prêts à l'accabler sous le poids des péchés, vrais ou imaginaires d'Israël, pour que nous n'y regardions pas d'un peu près.

C'est l'un des mérites essentiels et vraiment nouveaux du livre de M. Adolphe Boschot, qu'il nous permette de discerner, à travers le roman de cette vie haletante, l'homme instable et divers, les fatalités de son caractère, les circonstances, bref d'introduire ordre et clarté en ce désordre touffu.

\*  
\* \*

Ce que Berlioz doit au romantisme n'est que trop apparent. Ce qu'il ne put lui emprunter — et pour cause — et qui constitue l'irréparable lacune de son génie et de sa vie, se résumerait d'un mot. Principe d'indiscipline, le romantisme condamne cette grande âme à se chercher toujours sans se trouver jamais, sauf aux minutes heureuses des réalisations géniales, perpétuellement suivies d'errances et de vains désespoirs.

Il erre à travers son temps, éternelle victime de ses passions, des atavismes qu'il porte en lui, des ambitions qu'il ne sait ni discipliner, ni hiérarchiser. Et l'on peut bien dire que le vice fondamental du romantisme favorise cette dispersion, mais on ne soutiendrait pas avec moins d'apparences de raison que des traits de caractère aussi fortement marqués se fussent développés avec une énergie presque égale sous n'importe quel autre régime spi-

rituel, que le romantisme aide cet esprit à suivre sa pente naturelle, que néanmoins il ne le détermine pas, qu'au total, ce qui importe, en Berlioz, ce n'est point le romantique, mais ce substratum psychologique où le romantisme n'a rien à voir.

Suivez l'odyssée de ce provincial, ambitieux de conquérir Paris, ambitieux du succès, de tous les succès, en lutte avec sa famille, en proie aux soucis d'argent, les aventures de ce méridional verbeux, grandiloquent, et qui a du génie, et qui n'en consent pas moins au bluff et au charlatanisme, les intrigues, les déboires, toute la cruelle histoire de ce croque-sol, de ce journaliste, besogneux, prodigue et avare, voué aux tentations, aux incertitudes de la grande ville, et aux misères d'une carrière hasardeuse ; et dites si cette odyssée, ces aventures et cette histoire ne sont pas de tous les temps ; le romantisme n'y ajoute guère qu'une certaine outrance, une certaine exagération des attitudes et des propos, une rhétorique, un verbalisme particuliers. Histoire banale, oserait-on dire, si Berlioz ne la renouvelait par sa fougue ; réalité profonde et toujours émouvante, dont le décor romantique, tout en apparence, ne saurait altérer le sens, non plus que modifier l'inévitable résultat.

L'arriviste Berlioz a du génie ; et l'on peut déplore que le génie soit condamné à l'arrivisme ; mais s'il faut voir là l'une des plus affligeantes conséquences de notre civilisation, ce n'est point au romantisme qu'il convient d'en faire remonter l'origine. On ne saurait même prétendre que le romantisme ait aggravé une situation qu'ont connue les novateurs de tous les temps ; le romantisme et les romantiques triomphèrent, somme toute, plus aisément que beaucoup d'autres écoles littéraires et artistiques ; le scandale innocent dont ils bénéficièrent ne remuerait plus guère les foules blasées d'aujourd'hui. Berlioz a beau vitupérer l'Académie, le Conservatoire et les bourgeois de la monarchie de juillet, nous nous rendons compte qu'il réduisit assez vite les résistances officielles ; très jeune, il eut des protecteurs influents, fut encensé, joué, décoré, subventionné ; l'histoire de nos Lettres et de notre art connaît maints exemples d'hostilités plus meurtrières et plus tenaces, aboutissant à des victoires moins certaines.

Berlioz, il est vrai, ne put jamais, de son vivant, s'imposer au public : « il n'y a pas de public pour sa musique ». Il se heurta simplement à la loi commune du génie, si souvent méconnu par les contemporains, et qui n'a d'autre recours que la gloire posthume contre la sottise, l'envie et l'injuste dédain.

Berlioz supporta le choc plus impatiemment que d'autres et ce fut le tourment dont il n'apprit jamais

à se guérir ; il l'étala romantiquement ; ses plaintes nous toucheraient plus sûrement s'il ne s'y mêlait fréquemment des récriminations assez médiocres, et pour lui humiliantes. Tristesse de cette destinée, qui oublie sa grandeur pour regretter les plus vaines satisfactions. Au cours de toute sa pauvre vie déchirée, un Berlioz aspire, d'un élan forcené, au succès que peut seule décerner une mode éphémère, et qu'obtient aisément la plus médiocre habileté ; il ne l'obtient pas, s'en afflige immodérément, et repart, éternel solliciteur de suffrages et d'honneurs qu'il méprise à juste titre ; il aboutit au désespoir :

« La vie n'est qu'une ombre qui passe ; un pauvre comédien qui, pendant son heure, se pavane et s'agite sur le théâtre, et qu'après on n'entend plus ! c'est un conte récité par un idiot, plein de fracas et de furie, et qui n'a aucun sens. »

Ainsi se donne un démenti à lui-même l'auteur de la *Fantastique*, de *Benvenuto*, de la *Damnation de Faust*, qui n'entend même plus la voix de son œuvre, et foule aux pieds, sans le voir, le temple qu'il portait en lui-même.

Un tel naufrage peut offrir aux écrivains et aux artistes de notre temps un assez utile sujet de méditation : le romantisme n'excuse plus un tel dérèglement : combien, pourtant, cédant aux appels de notre foire aux vanités, si discordante et si grossière, s'affaiblissent et s'épuisent pour avoir déserté le refuge intérieur, unique asile de l'équilibre, de la force et de la dignité humaine !

LUCIEN MAURY.

## LE THÉÂTRE

### LE DÉCOR SANS PIÈCE

### ET LA PIÈCE SANS DÉCOR

Un critique qui ne serait pas capable d'écrire sur un même sujet, à quelques semaines d'intervalle, deux articles contradictoires, serait indigne d'inspirer confiance à des lecteurs aussi clairvoyants et aussi cultivés que ceux de la *Revue Bleue*.

Obligé de revenir, en effet, sur deux nouvelles tentatives de mise en scène au théâtre du Vieux-Colombier et au Cirque d'Hiver, je n'ai plus qu'à constater la pleine réussite des deux systèmes et à souhaiter leur succès devant le grand public. Je m'empresse d'ailleurs d'ajouter, non pour sauver la face, mais par esprit de vérité, que ce n'est point le critique qui a changé d'opinion, mais les deux directeurs qui ont changé la nature de leurs specta-

cles. Je leur avais reproché de ne point adapter leur mise en scène aux pièces qu'ils mettaient en scène : ils sont restés fidèles à leurs principes scéniques, en quoi ils ont eu parfaitement raison, mais ils en ont fait une autre application : en quoi ils ont eu raison davantage encore. C'est par cette souplesse et cette docilité à l'expérience qu'ils méritent admiration et sympathie. Il y a un plaisir très particulier à rencontrer des gens de théâtre qui comprennent quelque chose.

\*  
\*\*

J'avais donc fait grief à M. Jacques Copeau d'avoir, en choisissant une pièce de Shakespeare, dépassé les moyens dont il pouvait disposer pour la réaliser. Il a entrepris de monter, cette fois-ci, une pièce accommodée à ses ressources matérielles.

L'œuvre de M. Charles Vildrac, en effet, *Le Paquebot Tenacity*, est elle-même très sommaire, presque schématique, encore plus simplifiée que simple. On la sent écrite avec beaucoup de talent et d'observation, mais aussi avec des intentions très systématiques et des principes rigoureux. Le titre, à lui seul, ne prétend-il pas afficher toute une vieille philosophie de la destinée humaine ? Ce paquebot, en effet, ne joue d'autre rôle que de ne point partir à l'heure fixée, et c'est ce retard imprévu qui provoque le drame. L'antique conception du hasard et du destin se trouve ainsi modernisée sous la forme d'une avarie de machine. La nécessité mène toujours les hommes, mais ce ne sont plus les mêmes hommes et ce n'est plus de la même manière. M. Vildrac a mis ses soins à nous peindre une fatalité populaire, et son raffinement à nous décrire les passions élémentaires d'une petite bonne d'auberge, d'un débardeur ivrogne et de deux jeunes typographes désaxés par la guerre. De même, par un décalage analogue à celui qui, dans la société présente, a mêlé toutes les classes sociales, le philosophe de l'ancienne comédie, l'Ariste de Molière, est devenu, en costume de porte-balle, un buveur de pinard.

Segard et Bastien sont deux jeunes ouvriers qui, lassés de la vieille Europe malade, ont décidé, au lendemain de la guerre, d'aller chercher fortune et liberté au Canada. Cette idée de liberté, qui ne mène pas moins les hommes d'aujourd'hui que l'idée de l'amour, n'est guère moins confuse non plus dans les cerveaux populaires. Pour ces deux jeunes typographes, il semble qu'elle se confonde principalement avec l'inconnu. Le raisonneur du port, l'ivrogne aux notions claires, n'a pas de peine à leur faire observer que, dès l'instant qu'ils ont signé des engagements au Canada, ils ont déjà aliéné le meilleur de leur liberté et qu'ils arriveront là-bas la corde au cou : la seule liberté, au dire de ce sage, nous la por-